

Une lettre de Russie

Autor(en): **Brodard, Aloys**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **L'ami du patois : trimestriel romand**

Band (Jahr): **28 (2000)**

Heft 109

PDF erstellt am: **23.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-244219>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Pages fribourgeoises

UNE LETTRE DE RUSSIE

Pendant des siècles nos patois romands furent la seule langue utilisée par nos populations qui le maniaient avec aisance et leur permettait parfaitement de s'exprimer. Il en fut ainsi dans le canton de Fribourg, même si, à un moment donné LL.EE. imposèrent l'allemand comme langue officielle. Le peuple ne se germanisa pas et le patois subsista jusque dans la haute société. Dans ses Mémoires Gonzague de Reynold parle "des grands éclats de voix de mon père lorsqu'il parlait patois avec les paysans de Cressier".

Le patois était parlé, on ne l'écrivait point. Jusqu'à la fin du XVIIIe s. beaucoup de gens étaient encore analphabètes et l'étude de l'orthographe française leur causait suffisamment de peine sans y ajouter l'écriture du patois dont on n'avait d'ailleurs aucune idée. Depuis l'apparition des strophes du Ranz des vaches dont on cherche encore l'auteur et la date, ce fut un long silence de plusieurs siècles. Pour le canton de Fribourg, un essai d'écrit en patois vit le jour en 1788, l'avocat Python d'Arconciel s'y essaya. Nous en reparlerons. Dans une savante étude, René Merle (René Merle : Une naissance suspendue : l'écriture des "Patois", Genève, Fribourg, Pays de Vaud, Savoie, de la pré-Révolution au Romantisme. S.E.H.T.D, 1991) nous livre un texte extrêmement intéressant. C'est une lettre de Charles Philippe d'Affry, de Fribourg (1772-1818). Sert la France : garde suisse jusqu'en 1792, régiment suisse de l'Empire, garde royale après 1815. Durant la campagne de Russie le comte d'Affry écrit une lettre à sa soeur. Il l'écrit en patois pour déjouer la censure de la police impériale. Cette lettre atteste que le patois était en usage dans la haute société fribourgeoise et le texte patois du comte d'Affry ne manque pas de saveur.

Madame de Boccard Hubert, de Jetzwil, Fribourg, Suisse.
3 8bre, Polotzky. (8 octobre 1812)

Vo charai epay benéje dè chavay au justou chan ke no fan pé châtre. Vo charai don que la vella dé Moskou l'est zauva bourlaye l'autri. Lou fu lia doura chai zoua. Nequé l'a inprunte, nion ne lou cha. Nos chan faiblious por chan que la puvra, la migère, la fam nos zan mau adouba. Mé de la meitty dé tzavo chon fotu; lé grochés picés chon appléyies avoué dei baû que creivon perto thu les tzéraires. No zan mé de 80 mille crouyous chuda en deraï que robont, bourlont, destrugeont tot et tiant les pourrous paygeans que nos amont quement lou tzancrous rosay. Nouthron chignâ (1) lia ben gagni, ma n'en da tru cottâ. M'an achura que Michel (2) n'a pas mé dè chin mille, tit les autrous chont tia ou fro de chervuchou. Avoué les outrous l'iest lou mimou affére à pou pri. Vo né paudé pas chavay quement no chan, faut lou veire por lou creire. Achebin stou allemans modont; les Bavaïois né chont pas chai mille, l'irant 29 mille; van ver l'au à l'otho et nos mandont fére à fotre. Che chan dure grand-tin fournetré quement lé d'avau. (3) Tot lou mondou chen mecliet acheben pé châtre. La balla rollyat d'au 7 nos ja cotâ 35 tzapis borda (4) Dzudzidé d'au rîstou, on n'a dzamé ran yu dé parey. No ché que no chan moda 54 mille, no ne richtan pas 15. Noutron corps l'ia zau ondzé combats. Fa me lou pliégi dé liaïre ma lettra à la mère, ma a nion d'autrou et portant a la tanta D (5). Berlen (6) l'i a la gotta. Lou fe dé Quaquillon (7) l'iest moua huet. Hubert (8) l'iest zau ben maladou, ma l'iest ré bon. Mè ne va pas tant mau. Lou vin l'iest tzancrument tzie, doux écu la botoille. Fa mé lou pliégi dé mé répondre en patay et de mé marqua tot chan que diont à Berna d'au pays yo chu zai l'ia 4 ans (9). No ne chavons rin que per dei pitits "panflets" que les autrous nos baillont, imprima en franché.

Té pu pas dera grand novi, que t'amou ben, n'est pas novi ma benveré. Embrache ton Hubert por me et mes

reschpets au villou. Ne ché pas che te poret vini frou
de mon orthographe, ma parlou pis patay que ne l'ecri-
jou. M'aret fallu l'avocat Python por mé lou motra.

1. l'empereur Napoléon
2. le maréchal Michel Ney
3. en Espagne où les Français furent mal menés
4. chapeaux brodés, les généraux tués à la bataille de
la Moskova, le 7 septembre 1812
5. la Conseillère de Diesbach née d'Affry
6. de Castella de Berlens, colonel au 2e régiment
suisse
7. Antoine de Gottrau de Granges, capitaine au 2e ré-
giment suisse
8. Hubert de Boccard, lieutenant
9. l'Espagne

Traduction

- Vous serez sans doute bien aise de savoir au
juste ce que nous faisons ici. Vous saurez donc que la
ville de Moscou a été brûlée dernièrement. Le feu a du-
ré six jours. On ne sait pas qui a mis le feu. Nous
sommes faibles, car la poudre, la misère, la faim nous
ont mal arrangés. Plus de la moitié des chevaux sont
foutus, les grosses pièces sont attelées avec des boeufs
qui crèvent partout sur les chemins. Nous avons plus de
80'000 mauvais soldats en arrière qui volent, brûlent,
détruisent tout et tuent les pauvres paysans qui nous
envoient à tous les diables. Notre seigneur a bien ga-
gné la victoire, mais elle lui a trop coûté. On m'a as-
suré que Michel n'a plus que cinq mille hommes, tout le
reste est tué ou hors de service; quant aux autres, il
en est à peu près de même. Vous ne pouvez pas vous fi-
gurer dans quel état nous sommes; il faut le voir pour
le croire. Les Allemands aussi s'en vont; les bavarois
ne sont plus que six mille; ils étaient 29 mille. Ils
rentrent à la maison et nous envoient foutre... Si cela

dure longtemps, cela finira comme là-bas en bas. Tout le monde s'en mêle aussi par ici. La belle rossée du 7 nous a coûté 35 chapeaux brodés. Jugez du reste, on n'a jamais rien vu de pareil. Nous qui sommes partis 54 mille, nous ne restons pas 15. Notre corps a eu 11 combats.

Fais-moi le plaisir de lire ma lettre à la mère, mais à personne d'autre sauf à la tante D. Berlens a la goutte. Le fils de Quaquillon est mort aujourd'hui. Hubert a été bien malade mais il est de nouveau bon. Moi je ne vais pas si mal. Le vin est terriblement cher, deux écus la bouteille. Fais-moi le plaisir de me répondre en patois et de m'indiquer tout ce que l'on dit à Berne du pays où je suis allé il y a 4 ans.

Nous ne savons rien que par de petits "pamphlets" que les autres nous donnent, imprimés en français.

Je ne puis pas te dire grand nouveau, que je t'aime bien, ce n'est pas nouveau, mais bien vrai. Embrasse ton Hubert pour moi et mes respects au vieux. Je ne sais si tu pourras t'en sortir avec mon orthographe, mais je parle mieux le patois que je ne l'écris. Il m'aurait fallu l'avocat Python pour me le montrer.

Le comte d'Affry déplore de n'avoir pas eu l'avocat Python pour l'initier à l'écriture du patois. Disons deux mots de ce précurseur. Nous tirons ces enseignements de la remarquable thèse de Jean Humbert : Louis Bornet et le patois de la Gruyère, thèse élaborée à l'Université de Fribourg sous la direction de Gonzague de Reynold et parue en 1942. Disons d'entrée que le comte s'en tire mieux que l'avocat pour la simple raison qu'il décrit les événements journaliers.

Jean-Pierre Python, avocat et notaire, originaire d'Arconciel publia en 1788 une bizarre traduction des Bucoliques de Virgile, traduction inachevée, six églogues sur dix furent traduites. L'auteur, joyeux compère, passait pour l'avocat le plus instruit du canton et menait joyeuse vie en allant plaider ça et là. Il se don-

na "une peine incroyable" pour mettre en vers patois le latin de Virgile.

BUCOLICOS

D È

VIRGILE,

IN DIX ÉCLOGUÈS,

TRADUITÈS

*in Vers héroïcos & Dialecte Gruvèren , per on
Poète Helvète - Nuithonien ,*

ET DÈDIAYÈS

*à tits lès Compatriotos , Amateurs dè la Poësie
& Protècteurs deis Hienhès & deis Arts.*

Prix , 7 batçes l'Éclôga per Soucription ,
si non , 8 b. 3 kr,



A FRUBOUARG IN SUISSE,
Vers BEAT - LUVIS PILLER, Imprimeur dè LL. EE.

1788.

Humbert qualifie ce titre de "pompeux" et Merle de "fracassant"

Voici un exemple de cette traduction, tirée de Hubert P.C. Savoy : Essai de flore romande, Fribourg, imprimerie Fragnière Frères, 1900. Monseigneur Savoy fut professeur au grand Séminaire, révérendissime Prévôt du Chapitre de Saint Nicolas, président des Capitaines aumôniers suisses. Membres de la Société fribourgeoise des Sciences naturelles.

"Eiy ne reverri mai sta demaura tçampihra,
Dont le terri tain ben rèparè la fenihra;
Jo le geon, le fohi, le myrtho addrei feschi,
Dejzo sti teit pas freid ne m'ont suffra leschi.
(1ère Bucolique)

Je ne reverrai plus cette demeure champêtre,
Dont le lierre si bien pare la fenêtre,
Où le jonc, le hêtre, le myrthe bien tressé
Sous ce toit pas froid, ne m'ont souffrir laissé.

Cet essai patois fut fort diversement accueilli, on le comprend, mais laissons à Python le mérite d'avoir essayé. Ne l'eût-il pas fait, il y a longtemps que son nom serait oublié. Il a publié d'autres écrits en patois.

Aloys Brodard

